

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 10

Artikel: Lo tsevau a croquadzènao
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217063>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A PROPOS DES BRANDONS

DIMANCHE, dans le nord du canton, notamment à Payerne et à Yverdon, on a joyeusement célébré les Brandons. Au sujet de cette fête voici ce que disait jadis le *Conteur* : « Le dimanche des « bordes » ou « Brandons », était le premier dimanche du Carême : ce jour-là, on avait la coutume d'allumer de grands feux dans les villages, dans les champs, et notamment sur les collines : les jeunes gens des deux sexes dansaient autour, soit pour procurer la fertilité de la terre, soit pour faire de bons mariages dans l'année. A cette fête on portait dans les rues de Lausanne des « fatias » (fascies). C'était des torches, fagots ou faisceaux de bois odoriférants, tressés avec de la paille, dans lesquelles on mettait de la canelle et d'autres aromates, et qu'on allumait dans les carrefours pour régaler le nez des assistants; ces feux des « bordes » qui paraissent encore de nos jours sur les côtes du « Jorat », sont connus dans cette contrée sous le nom de « chaffairou » : les enfants font une quête la veille pour fournir aux frais nécessaires, et plus le bûcher est grand, plus il fait honneur à la commune. En 1540, le Conseil de Moudon défendit sous le ban de 60 sols, d'allumer de nuit de tels feux dans les rues, crainte d'incendie.

« Pisa beneta » étaient des pâtisseries en forme de boulettes, des beignets sphériques, des dragées, où le miel tenait lieu de sucre, à peine connu dans le milieu du XV^{me} siècle : le soir des Brandons, on en remplissait des corbeilles (benaita), qu'on promenait dans les rues, pour en offrir à tout venant : souvent dans nos Alpes Vaudoises, on met des étoupes dans les beignets des Brandons, pour attraper les gourmands : plus d'une jeune fille sut y cacher un billet, un ruban, un anneau et faire tomber le beignet receleur entre les mains de celui auquel il était destiné. »



LO TSEVAU A CROQUADZÉNAO

CROQUADZÉNAO, tot cein que l'avai de bon l'étai lo mor. Po lo resto, clli que l'arai atsetà sè sarai depatsi de lo reveindre, de pouaire de pèdre dessus. Sa barba çouleva quuva de bô l'étai tant tserpenâte qu'on arai djurâ clliau z'èpene de mâoron que coumeincant à n'on certain cindrâ, fant on grand tor, et sè finant quasu io l'ant coumeinci. La barba à Croquadzénâo étai tota parrière. L'avai dâi felâ d'on pi que pregnant vé l'orolhie gautse, fasant dâi tor, dâi contor, et dâi détôr, passâvant déso lo meinton, allâvant galolhî lé nari dâo nâ. passâvant dèzo lé potte, et du cein hardi vé l'orolhie drâte, iô reincontrâvant lé pâi que lâi avant cru et que s'eimbantsivant vi l'orolhie gautse ein suiveint la mima tserraire que leu. Et dinse po ti lé pâi. Sein comptâ lé niâo que ie fasant quand sè reincontrâvant, tot cein s'étâi eintâ l'on su l'autro qu'on arai fé chautâ lé deint de

duve z'ètrêlhie s'on avâi voliu lè dêtserpenâ on bocon. L'é tot cein qu'on vayâi de son mor, horni sa leinga que l'étai rasseryâ âo tot fin, avoué onn' eincotse âo bet quemet se l'étai partadja. Et pu min de veintro, l'étai lè dzénâo que lo catsivant, por cein que montâvant d'amon dâi cousse, que l'étant asse fâblie que dâi fêtu de pesseinhî aprî la grâlâ.

L'é por cein que vo diô que n'avâi rein de bon que rein... que la leinga.

Fasâi pas bon pidâ avoué li po lo dzerno. On l'arai oïu bramâ du l'Abbây de Monthèron tant que su la Ripouna âo banc dâi tia-caion, âo bin à la traisiéma trabllia dâo Café Vaudois. Vo rebriquâve sein fère ne ion ne doû. Tosâi la potta, dzi-cllève dau clliâ de chiquâ à taba eintre duve deint que lo marsau lâi avâi z'u trè lè z'autro iâdzo et pu vo desâi dâi parole et dâi mot que lâi avâi rein à reprendre.

L'avâi on tsevu. Croquadzénâo, on ruque, on éga que l'étai quasu asse vilhie que li, mâ oncora pllie maigre. Dâi z'ou, de ia pi, et re dâi z'ou. On lâi pouâve vére dèzo la pi tote lè coûte et pu lè suivre du lo moment iô latsant l'épena de la rita po fère lo tor de la carcasse tant qu'âo moment iô s'appèdant âo gros z'ou plliat que l'é dèzo la coraille. N'étâi pas on tsevu, l'étai on èsqueletta ein promenarda et lè dzein, na pas dere de quaquon : « L'é maigro quemet on passi », ie desant : « Chet quemet lo ruque à Croquadzénâo. »

Ma fâi, Croquadzénâo, quand l'a vu que son bidet pouâve pe rein iète, l'a menâ à la faire po lo veindre. Ti lè courieu l'ant voliu lo vére. Coudhîvant coinnâ Croquadzénâo, ma lâi sè hasardâvant pas dou iâdzo et dau premi coup, stisse lè batsive de nom sobriquet que lâi avâi rein à repipâ.

Lâi avâi pè ce on dzouveno luteneint avoué onna visière de carletta quemet on tâi de grandze à pont et que fasâi son vergalant et son niaffet. Quand ie vâi lo zèbre à Croquadzénâo, sè peinsâ que ie pouâve mourgâ on bocon et lâi fâ dinse, tandu que lè dzein s'approudzivant po oûre cein que voliâve sè passâ.

— A diéro veinde-vo clliau zoû ?

— Vo z'ein foudràit-te bin, so repond Croquadzénâo.

— Onna dozanna de livre.

Croquadzénâo revire son éga, que sa quuva l'arreve quasu vé lo nâ âo luteneint, lâive la quuva et lâi fâ, âi recaffâie dâi dzein :

— Eintrâ pi dedein po lè châidre vo-mimo. La boutiqua l'é justameint âoverta !

Marc à Louis, du Conteur.

A L'ECOLE DU DIMANCHE. — Le proposant qui dirige l'école, ce dimanche-là, parle des apôtres à ses petits élèves, qui paraissent n'être pas très au clair sur ce que cela peut bien être.

Alors le maître cherche à leur décrire du mieux qu'il le peut la mission et l'aspect d'un apôtre; puis, dans l'espoir de se faire mieux comprendre encore, et songeant au tableau de Burnand, « La Prière sacerdotale », il les engage à aller au Musée, où ils auront occasion de voir des apôtres.

Alors, un tout petiot, que son papa conduisait sans doute plus souvent au Musée des sciences naturelles qu'au Musée de peinture, fait :

— Dites, M'sieu, est-ce qu'y sont dans des bo-ciaux ?

VINCENT PERDONNET

1768-1850

LA récente exposition des vieux portraits que les Lausannois ont visitée en foule à Mon Repos nous donne l'idée de parler du rôle historique que joua le fondateur du fameux parc que les magistrats suprêmes de la Confédération parcourront dans un avenir prochain pour aller dans le lieu de leurs séances rendre la justice en dernier ressort.

François-Alexandre-Vincent Perdonnet, dont la vie fut agitée dès ses premières années, quitta Vevey, sa ville natale, le 3 juillet 1789 « le sac au dos, le bâton à la main, muni d'une montre en or à répétition faite par son grand-père et que ce dernier lui a donnée en y joignant 96 livres de Suisse ».

Coincidence curieuse, Vincent Perdonnet arriva à Paris le jour même de la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789. L'événement fit-il sur lui une impression particulièrement frappante ? Le fait est que dans l'histoire de la Révolution vaudoise on a peut-être négligé de mettre cette figure en relief.

Le jeune homme est débrouillard, actif, dévoré d'une saine ambition, celle de parvenir à une situation honorable créée par le travail. Son amour-propre va jusqu'à refuser les secours que lui offrent des amis de son père auxquels celui-ci l'avaient recommandé. Il vivait avec 1 fr. 90 par jour. Bientôt au bout des 120 fr. que lui avait remis son grand-père, il entra à la maison Mallet, Bontems & Cie, où on l'occupait à copier les lettres. Peu à peu, grâce à son intelligence, il s'éleva jusqu'au poste de confiance et gagne 6000 fr. par an. La maison Mallet, Bontems & Cie étant tombée en déconfiture, il s'enrôle comme volontaire, puis est arrêté comme suspect à Paris. Il sauve sa tête après avoir établi qu'on l'avait confondu avec un nommé Perronnet. En 1795, il s'associa avec M. Joseph, de Marseille, vint la même année à Vevey, y épousa Françoise-Georgette Bridel et rentra à Paris où ses affaires l'appelaient. C'est alors que se mettent en relations avec les patriotes vaudois il commence sa carrière politique, peu connue, et que nous croyons devoir exposer en quelques mots.

Le premier document de la Révolution vaudoise qui nous arriva de Paris était signé de Frédéric-César Laharpe et de V. Perdonnet : il s'agit des *Instructions pour l'Assemblée représentative de la République lémanique*. Déjà les exilés vaudois avaient, grâce à l'entregent de Laharpe, obtenu l'appui du Directoire, très content de ce qu'on allait au devant de ses désirs : faire entrer ses soldats en Suisse. On lui donnait un prétexte honorable d'intervention en aidant les Vaudois, qui n'y entendaient pas malice, à secouer la tutelle de l'oligarchie bernoise intransigente.

L'indépendance vaudoise est proclamée. L'Assemblée provisoire va organiser une assemblée constituante, lorsque tout à coup le général Ménéard lui fait présenter une constitution helvétique conçue à Paris. Elle est adoptée après une courte discus-

¹ « Notre grand-père et sa famille », notes d'archives et souvenirs, par Frédéric Barbey. Lausanne, Imprimerie Pache-Varidel & Bron, 1908. Plaque de luxe tirée à quarante exemplaires pour les membres de la famille. L'un d'eux, M. Georges-A. Bridel, a bien voulu nous confier le sien où nous puissions quelques détails.